

Un ennemi du peuple

henrik ibsen

Eric Devanthéry

Tamara Fischer

Julien Brun

Laurent Boulanger

Philippe Maeder

Valentine Savary

Cyril Cyril

France Jaton

— Mise en scène

— Assistante

— Scénographie

— Fumée & effets spéciaux

— Lumière

— Costumes

— Musique originale

— Administration

UNE PRODUCTION UTOPIA & TO

CRÉATION 8---25 juillet 2021

avec le soutien du Département de la culture et de la transition numérique de la Ville de Genève, de la Fondation Ernst Göhner, de la FONDATION SUISA, de la Fondation suisse des artistes interprètes SIS et du Fonds Action Intermittents FEEIG

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale

*Simone Weil

La citation qui suit date de 1934. Les mots y sont brûlants d'actualité et, comme *Un ennemi du peuple* écrit en 1883, ils gardent un caractère intemporel.

« La période présente est de celles où tout ce qui semble normalement constituer une raison de vivre s'évanouit, où l'on doit, sous peine de sombrer dans le désarroi ou l'inconscience, tout remettre en question. Que le triomphe des mouvements autoritaires et nationalistes ruine un peu partout l'espoir que des braves gens avaient mis dans la démocratie et dans le pacifisme, ce n'est qu'une partie du mal dont nous souffrons ; il est bien plus profond et plus étendu. On peut se demander s'il existe un domaine de la vie publique ou privée où les sources mêmes de l'activité et de l'espérance ne soient pas empoisonnées par les conditions dans lesquelles nous vivons. Le travail ne s'accomplit plus avec la conscience orgueilleuse qu'on est utile, mais avec le sentiment humiliant et angoissant de posséder un privilège octroyé par une passagère faveur du sort, un privilège dont on exclut plusieurs êtres humains du fait même qu'on en jouit, bref une place. »

Distribution

Tomas Stockmann.— « La société est comme un navire ; tout le monde doit contribuer à la direction du gouvernail. »

Pour moi ce qui importe dans une distribution, c'est de mettre en place une constellation de personnes et de personnages.

Ici, je ne souhaitais pas demeurer dans l'univers presque exclusivement masculin dont la pièce ressort. J'ai donc décidé que certains personnages masculins seraient joués par des femmes. Dans cette perspective, j'ai choisi de remplacer le frère aîné, Peter, par une femme, Petra, femme forte, dans la lignée de certaines politiciennes nordiques.

Ce frère sera donc une sœur ! à qui tout réussit. Il me fallait un "couple" qui

fonctionne visuellement, et dont les couleurs de jeu permettent de dégager toutes les nuances exigées par le texte. Car il n'y a pas un personnage principal, mais bien des "couples" : Tomas et Petra Stockmann, frère et sœur ; Tomas et Katrine, mari et femme, etc. Que j'ai trouvé avec Rachel Gordy, Léonie Keller et Xavier Fernandez Cavada, trois comédien·nes habitués aux rôles les plus variés.

Le reste de la distribution s'est construite selon un principe de vases communicants. Rachel et Xavier ayant déterminé le choix des autres, par contamination ou opposition.

Tomas Stockmann, médecin, lanceur d'alerte — **Xavier Fernandez Cavada**

Petra Stockmann, sœur de Tomas, politicienne avec beaucoup d'entregent — **Rachel Gordy**

Katrine Stockmann, femme de Tomas Stockmann, institutrice — **Léonie Keller**

Morten Kill, père adoptif de Katrine ; sa tannerie est responsable, depuis trois générations, de la pollution des eaux & Capitaine Horster, marin — **Pierre Banderet**

Hovstad, journaliste — **David Marchetto**

Aslaksen, imprimeur — **Pierre Spuhler**

Eilif Stockmann, fils de Tomas et Katrine Stockmann ; il voit tout mais ne peut rien faire ; image de la génération future — **Sven Devanthéry, 9 ans**



La vérité jusqu'à la bêtise parfois

« C'est une comédie ou un drame : on y trouve beaucoup d'aspects de la comédie, mais aussi un fond sérieux. » *Henrik Ibsen

Nous sommes aux Bains ! Univers humide, aquatique, tempéré voire chaud, fait de vapeurs et de tuyauteries souterraines... Je m'attacherai, avec la mise en scène, à filer les métaphores aquatiques, à jouer de l'opposition solide-liquide. D'un côté, la société luthérienne, et de l'autre, l'individu façonné (déterminé ?) par son environnement. Le Nord, la lumière du soleil rasante des longs étés, le gris-anthrax des hivers interminables.

Et un personnage, le Docteur Stockmann, qui finit par se noyer dans la vérité. Noyade métaphorique, tragédie toute teintée d'ironie. J'imagine mon interprète qui entraîne même le public dans son propre naufrage. Un tourbillon. Des remous. Pour moi, "Un Ennemi du peuple" se dessine comme un spectacle « en eaux troubles ». Car la pièce est troublante : jusqu'où vont les compromissions ? jusqu'où vont la modération ? la conviction ? l'orgueil ? le consensus ?

L'entier du théâtre sera espace de jeu. Je susciterai un va-et-vient continu des comédiennes et des comédiens pour que le plateau « contamine » la salle comme un virus (et inversement). Va-et-vient que je pousserai jusqu'au maelström quand arrive le "Silence assourdissant des masses", comme j'ai appelé l'assemblée populaire du

quatrième acte.

La pièce nous pose une question fondamentale : pourquoi ne faisons-nous rien alors que tous les signaux sont au rouge ? Nous savons l'état du monde, comment il va, nous connaissons la vérité mais nous n'agissons pas ? Nous préférons le déni aux actes. Mais la gravité des enjeux dramaturgiques sera pondérée par un travail sur la tension entre comique et tragique.

Je mettrai à nu, comme le Docteur Stockmann, nos propres contradictions ou renoncements. Pour cesser d'en être les dupes.

Tout autant vaudeville, agit-prop, que thriller politique, la pièce ne sort jamais de son sujet, la quête de vérité, mais si elle confond sans arrêt la fiction dans le réel. Ibsen trouve dans une légèreté de la forme le moyen de s'appesantir sur le fond. Et le sujet est trop grave pour n'en faire qu'une tragédie ! Le rire du spectateur viendra, à n'en pas douter, sanctionner finalement le cynisme du pouvoir.

Ces lignes de tension sont évidemment exacerbées par tous les personnages. Tomas Stockmann, lui, est même taillé dans la raide étoffe des martyrs, préférant la destruction de sa ville à une prospérité fondée sur le mensonge.

Alors... raison ou sentiments ?

Hovstad, journaliste.— « Stockmann est un homme dont le seul... ou, en tout cas, le plus important défaut est de faire confiance à son cœur plus qu'à sa tête. »

Pourtant le combat de Stockmann est tout à fait légitime. Il œuvre au bien public, comme nos modernes Greta Thunberg, Snowden, ou Julian Assange. C'est un lanceur d'alerte lui aussi...

Le drame écologique se déplace pour devenir questionnement de nos engagements pour la vérité. D'où un jeu que je veux face public, en miroir de nous-mêmes. Les interprètes se

dressent face au monde. Ils cherchent à nous convaincre du bien-fondé de leur cause – la lutte contre la pollution ou la recherche du profit, le bien de la société ou l'intérêt égoïste. Et on finit par se noyer avec eux.

Qui les Stockmann cherchent-t-ils à convaincre ? Eux ou nous ? Et de quoi au juste ?

Aslaksen, imprimeur.— « Parce qu'il pourrait avoir besoin de notre soutien, nous la classe moyenne. Nous formons pour ainsi dire une majorité compacte ici en ville... si nous le voulons vraiment. Et c'est toujours bien d'avoir la majorité avec soi, docteur. »

Le public partagera-t-il la légitimité du combat du Docteur ? Les spectatrices et spectateurs devront-ils quitter leur rôle ? en rire ? Se dire que dans la « vraie vie » ils agiraient différemment ? Peut-être.

Fort heureusement, le théâtre d'Ibsen, quoique naturaliste, n'est jamais moraliste. Il ouvre des brèches, dans lesquelles nous pouvons nous glisser à notre tour.

Tomas Stockmann.— « Il n'y a qu'une seule chose au monde qu'un homme n'a pas le droit de faire. Un homme libre n'a pas le droit de se saloper comme un misérable. Il n'a pas le droit de se comporter jusqu'à devoir se cracher au visage ! »



Le théâtre d'Ibsen et nous

« En politique, je suis un athée, je ne crois pas à la puissance libératrice de la politique et je me méfie de ceux qui exercent le pouvoir, je ne crois ni à leur désintéressement, ni à leur bonne volonté. » *Henrik Ibsen

Tomas Stockmann est médecin d'une petite ville dont l'avenir repose sur l'activité des Bains thermaux. Qui dit thermes dit patients dit clients : emplois, développement économique. Bref, la théorie capitaliste du ruissellement !

Alerté par plusieurs cas de maladies, le Docteur Stockmann est vite convaincu que les bains sont contaminés. C'est naturellement qu'il prévient les autorités, certain qu'elles

réagiront en conséquence. En particulier la Maire de la ville, qui n'est autre que sa propre sœur. Et puis, Stockmann n'a-t-il pas les médias avec lui par l'entremise d'un journaliste, Hovstad, qui s'apprête à rendre public les analyses de l'eau ?

La pièce résonne formidablement aujourd'hui : crise sanitaire, pollution, théories du complot, défiance face à la science, urgence écologique.



« Si vous aviez le pouvoir d'ordonner ce qui aujourd'hui vous paraît juste, l'ordonneriez-vous contre l'opposition de la majorité ? Oui ou non ? Pourquoi non si cela vous paraît juste ? »

« Laissez-vous plus facilement une collectivité ou une personne déterminée ? Et préférez-vous haïr seul ou au sein d'une collectivité ? » *Max Frisch

Entre atermoiements, menaces et tentatives de corruption, la question écologique s'efface vite. Débute une guerre ouverte entre Tomas, le scientifique, qui pense que la vérité se suffit à elle-même, et sa sœur, la politicienne. Femme de pouvoir qui prétend que, pour être incontestable, la vérité n'en n'est pas moins relative. Chacun cherche à tirer son épingle d'un jeu arbitré par le Dieu qui anéantit la raison et les états d'âme : l'argent. La pollution la plus inquiétante n'est plus dans l'eau, mais dans les mots et les cerveaux de celles et ceux qui se détournent de la catastrophe annoncée pour regarder leurs portefeuilles. Dans l'angoisse de voir leur intérêt personnel mis en danger par l'intérêt général, les personnes qui dressaient déjà la statue de Stockmann le héros vont, dans une volte-face tragicomique, la mettre à la casse. Les rats quittent le navire (en théorie insubmersible) de la raison. Lors de la réunion publique qu'il organise dans l'intention de rallier la population à sa cause, le docteur, sort de ses gonds

et du sujet de la pièce, insulte ceux-là mêmes qu'il était venu séduire, crachant sur les simulacres d'un faux État démocratique, avant de stigmatiser comme le mal absolu la médiocrité de ce qu'il appelle la majorité compacte. Majorité qui mériterait d'être exterminée, selon lui, comme un troupeau de moutons malades. Conspué par la foule, le héraut (héros ?) de la vérité devient ennemi public numéro un. Loin de se rétracter, il fera de ce titre une consécration, de son échec une victoire...

Cent quarante ans après sa création, notre vocabulaire s'est enrichi : écologie, lobbying, ultralibéralisme, lanceurs d'alerte... L'ennemi n'est plus seulement la Maire Petra Stockmann et ses alliés. L'ennemi est devenu multiple, invisible, ses armes plus redoutables et sa stratégie indéchiffrable. Le public ne se dresse plus contre Ibsen le provocateur mais avec les interprètes. Nous sommes devant la même somme de questions vertigineuses, formulées par des mots de plus en plus difficiles à définir.

Responsabilité. Pouvoir. Duel de la raison et du profit. Violence. Légitime défense. Effondrement. Sauver la civilisation. Sauver la banque. Fin du mois. Fin du monde, etc. Aucune résolution ne vient adoucir la brutalité

d'une pièce dont les derniers mots nous laissent comme en apnée. Stockmann, drapé dans son orgueil et bouffi d'égo, rassemble ses forces pour nous lancer en plein visage :

« L'homme le plus fort au monde, c'est l'homme le plus seul. »

La baignoire se dévide alors d'un coup et nous tournons inévitablement notre regard vers le présent, vers nous-

mêmes et vers l'eau qui disparaît dans les profondeurs des canalisations.



Une scénographie comme théâtre des opérations

Un *teatrum mundi* — théâtre du monde.

Théâtre et pouvoir : la grande étuve.

Tout commence comme un « drame thermal bourgeois ». Mais ici l'espace est déjà réduit à sa plus simple expression : un immense bassin, des chaises empilées, une enfilade norvégienne — et tout cela suinte. On est dans le design nordique : intérieur épuré, lignes simples, grandes baies vitrées. C'est protestant, bien fait, du bois indigène, responsable ! En fond de scène des radiateurs contre les colonnes. Ils

suintent. L'écosystème dans lequel évolue les personnages est malade, déjà. Il y a de la fumée, des vapeurs, une lumière rasante. Et tout le monde semble s'en être déjà accommodé.

Une double métaphore est à l'œuvre : scénographie mouvante, organique, pour mettre en jeu la vérité et mettre en jeu l'environnement dans lequel tout va se jouer.

« À l'époque où j'écrivais "Brand", j'avais constamment sur ma table un scorpion dans un verre à bière vide. De temps à autre, l'animal tombait malade. Alors je lui jetais un morceau de fruit mou sur lequel il se jetait avec fureur pour y déverser son poison. Puis il recouvrait la santé. N'y a-t-il pas quelque chose de ce genre pour nous autres poètes ? Les lois de la nature valent aussi dans le domaine de l'esprit. »

*Henrik Ibsen

Stockmann.— « Ne parlez pas de vérités sûres ! Les vérités que la masse et la foule reconnaissent, ce sont les vérités que les avant-gardes tenaient pour sûre du temps de nos grands-pères. Nous autres, postés aux avant-gardes d'aujourd'hui, nous ne les reconnaissons plus. Et je ne crois absolument pas qu'il y ait une autre vérité sûre que celle qui veut qu'aucune société ne peut mener une vie saine sur de vieilles vérités vidées de leur moelle. »



Corps social versus corps individuel

« S'il n'y a qu'à déplacer les pions je ne suis pas de la partie, mettez le feu sens dessus dessous et je suis votre homme ». *Henrik Ibsen

Le corps est au centre de tout le théâtre d'Ibsen. Les corps de la plupart de ses personnages : écartelés entre une vie sans passion et le désir d'y échapper. Les êtres s'y inventent des vocations, des combats et des utopies, pour se délester du poids anesthésiant de la réalité. Avec Ibsen, nous sommes dans la contradiction permanente. Je me garderai donc bien de mettre en scène « au ras des pâquerettes », le nez collé au texte. L'engagement des corps des comédiennes et des comédiens permet de donner une part d'opacité, une épaisseur, pour ne pas réduire le propos. Car dans ce théâtre-là rien n'est si clair qu'on ne le croit immédiatement.

D'ailleurs, la Norvège d'Ibsen et son luthéranisme n'est jamais très loin de notre Genève calviniste : défiance à l'égard des grandes abstractions, attention aux comportements dont la morale est la règle, sens du travail appliqué, de l'économie, de l'abnégation, mais surtout sens de l'ordre et de la discipline.

Alors oui, son diagnostic est cinglant : l'individu est asphyxié par tout ce qui l'empêche d'atteindre le but suprême : être soi-même. Expert en l'art de faire surgir le scandale, Ibsen écrit ses pièces comme une suite d'électrochocs d'autant plus violents

qu'aucune morale ne vient en soulager l'impact. Comme le portrait au vitriol d'un monde impuissant à lutter contre ses démons, en particulier la force d'inertie d'esprits rêvants d'émancipation mais attachés à leur confort matériel et incapables de passer aux actes. À la gravité du mal, il ne propose aucun autre remède que celui d'une tabula rasa — ce n'est rien moins que la terre gaste qui se dessine sur notre horizon contemporain. Ibsen pense la destruction comme condition préalable à l'avènement d'un monde libre et réconcilié avec soi-même.

Sa famille bourgeoise du XIXe s'accroche à un langage miné par le déni et la dissimulation pour vivre ou survivre. Aujourd'hui ce sont les classes moyennes, c'est le public de nos théâtres, c'est nous, quoi ! Toutes et tous prisonniers d'un mécanisme implacable, d'un engrenage psychique où culpabilités et déni de la réalité viennent contaminer les corps, dévorer le présent et nous empêchent d'agir. Les personnages sont comme nous. Ils passent leur temps à ignorer la vérité qui leur crève les yeux, pour mieux gérer en coulisses les crimes ou les impuissances dont ils sont coupables. Tandis que Stockmann, lui, se brûle les yeux de trop la voir, la vérité.



Henrik Ibsen (1828-1906)

« Ibsen est un géant et ses personnages sont toujours sur la crête de l'essentiel : ils cherchent la vérité, quelle qu'elle soit. » *Michel Vinaver

Ibsen est vraiment un écrivain pour notre temps. Il est régulièrement monté sur les scènes internationales. Car c'est un de nos auteurs européens les plus importants. Et ce qui nous attache, ce n'est pas tellement, en fin de compte, les intrigues parfois situées et datées, ce

sont ses personnages, ces hommes et ces femmes de chair et de sang qui tentent éperdument de dire, de se dire, de s'entendre, parce que telle est la condition de leur survie. Ils savent ce que nous savons, mais eux s'efforcent de le re-présenter.

« Celui qui veut me comprendre doit vraiment connaître la Norvège. La nature grandiose mais austère qui entoure les hommes, là-haut, dans le Nord, la vie solitaire, retirée. Chez nous un homme sur deux est un philosophe ! Et puis il y a les longs et sombres hivers et les brouillards qui enferment les maisons en elles-mêmes. Oh ! Comme ils aspirent au soleil ! »

Ses premières pièces sont des échecs. Déçu par la Norvège, il la quitte pour l'Italie et l'Allemagne. Il n'y reviendra définitivement que trente ans plus tard. C'est dans cet exil volontaire qu'il écrit des drames philosophiques comme "Brand", tragédie de l'idéalisme, ou "Peer Gynt", drame initiatique. Son écriture dramatique entre alors dans la modernité. Il se met à l'épreuve des questions de son temps, dont celle de la place de la femme dans la société contemporaine. "Maison de poupée", puis "Les Revenants" créent d'intenses polémiques.

"Un Ennemi du peuple" est sa réponse aux nombreuses critiques qu'il

essuie avec "Les Revenants". Un texte simple et clair comme un manifeste. Il entre ici sur un terrain de jeu et de confrontation des questions environnementale et politique avec la radicalité artistique. Juste après, "Le Canard sauvage" et "Hedda Gabler" nous montreront des êtres frappés par l'hérédité, malmenés par leurs culpabilités face à leurs pulsions violentes. Il écrira encore deux chefs-d'œuvre avant d'être frappé d'apoplexie. "Solness le constructeur" et "John-Gabriel Borkman", deux portraits de conquérants-coupables qui sont précipités dans la mort.

À partir de là, il n'écrira plus.



Compagnie Utopia
Eric Devanthery, direction artistique
10 Vieux-Grenadiers — Bâtiment G
1205 Genève
www.eric-d.ch